

JEAN ANDREAU

PRÉSENTATION

Au cours des années 1995-1999, un groupe de travail franco-italien qu'a créé Catherine Virlouvet et qu'elle animait s'est régulièrement réuni à l'École française de Rome. Michel Bats, Marie-Brigitte Carre, Piero Gianfrotta, Andrea Giardina, Antoinette Hesnard, Claude Nicolet, Patrice Pomey et André Tchernia faisaient partie de ce groupe, qui se consacrait à l'étude des problèmes posés par la mer dans l'Antiquité gréco-romaine. Il a reçu le nom de «Cultura del mare», «Culture maritime». Il a régulièrement organisé des tables rondes sur des aspects précis de ce thème général (par exemple sur «Les ressources de la mer, 1. La pêche» en octobre 1995, sur «Les ressources de la mer, 2. Les matières précieuses» en mars 1996, sur «Mer et fiscalité» en octobre 1996, etc.). Toute une série de communications présentées lors de ces tables rondes ont été publiées dans trois tomes des *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*¹.

Dans le cadre des activités de ce groupe, une table ronde, qui avait été préparée par Andrea Giardina, Catherine Virlouvet et moi-même, s'est tenue les 20 et 21 octobre 1997, sur le thème : «Mer et circulation de l'information dans le monde antique». J'en ai présenté le thème et Andrea Giardina en a dressé les conclusions; il y avait six autres orateurs : Raymond Descat, Federico De Romanis, Agnès Bérenger, Sylvie Crogiez, Lietta De Salvo et Manlio Sargenti. Comme nous estimions qu'elle était très réussie, et comme elle a confirmé que le thème de l'information, pour l'Antiquité, n'était, pour l'instant, guère étudié, il nous a paru intéressant de publier un livre, en conservant les textes des auteurs de communications et en y joignant d'autres articles traitant d'aspects qui n'avaient pas été suffisamment abordés au cours de la réunion. Nous avons ainsi réuni les douze textes du présent volume, dont six avaient été présentés oralement lors de la table ronde. Cette démarche en deux temps (une table ronde d'abord, puis la publication des actes, mais en doublant

¹ C. Virlouvet *et alii*, *La culture maritime dans l'Antiquité*, 1, *MEFRA*, 110, 1998, p. 7-192; 2, *MEFRA*, 111, 1999, p. 7-156; et 3, *MEFRA*, 112, 2000, p. 7-171.

le nombre des contributions et en élargissant le champ de recherche) explique que nous ayons mis beaucoup de temps à remettre l'ouvrage aux éditions de l'École française de Rome, ce dont nous prions les auteurs et les lecteurs de nous excuser.

Il nous semble que les douze articles ainsi réunis constituent un bel ensemble, très riche en renseignements et en analyses, et en même temps intellectuellement stimulant. Cet ensemble privilégie évidemment les rapports de l'information et de la mer, comme l'indique le titre du livre et comme le montrent notamment les articles consacrés à l'information commerciale et à l'information navale. Je terminerai d'ailleurs cette Présentation par un paragraphe sur la place relative de l'information par mer et de l'information par terre. Mais il constitue aussi un effort pour jeter les bases d'une étude plus globale de l'information, dans des sociétés telles que celles de l'Antiquité.

Comme le disait A. Giardina dans ses conclusions de la table ronde, et comme l'écrit par exemple L. De Salvo, l'information, dans une telle société, était l'exception. La règle était l'absence d'information. C'est indubitable, et cette gigantesque différence de quantités ne nous aide certes pas à comprendre et à expliquer les situations antiques. Mais la distance entre Antiquité et monde contemporain, en matière d'information, va bien au-delà de ce décalage quantitatif. L'information contemporaine, en effet, est diffusée sur des supports spécifiques, dont le plus ancien a été le journal (ensuite suivi par la radiodiffusion, par la télévision, etc.). Dans l'Antiquité, il n'y avait pas de support spécifique pour aider à diffuser l'information. Il existait, dans l'Antiquité, ce qu'on peut appeler des stocks d'informations, infiniment moins qu'à notre époque, bien sûr, mais néanmoins il en existait. Par exemple, les magistrats à Rome, les sociétés de publicains, les magistratures et les conseils des décurions des diverses cités, conservaient nécessairement des archives, des stocks d'informations. Le projet de «La mémoire perdue», qu'animent Cl. Nicolet et Cl. Moatti, et qui a donné lieu à deux volumes, avait précisément pour objectif de recenser ces stocks, qui ont presque entièrement disparu². De quelques-uns d'entre eux, il nous reste en Occident d'infimes bribes (par exemple, les tablettes de Pompéi pour les banquiers et prêteurs d'argent spécialisés) et un peu plus en

² *La mémoire perdue. À la recherche des archives, publiques et privées, de la Rome antique*, Paris, 1994; *La mémoire perdue. Recherches sur l'administration romaine*, Rome, 1996 (*Collection de l'École française de Rome*, 243). Sur ces stocks d'archives, voir aussi M.-Fr. Boussac et A. Invernizzi (dir.), *Archives et sceaux du monde hellénistique*, Athènes, 1996 (*Bulletin de correspondance hellénique. Supplément*, 29).

Égypte grâce à la conservation des papyrus. De beaucoup d'entre eux, au contraire, nous ne conservons rien, mais nous pouvons, à partir d'allusions et de recoupements, nous rendre compte qu'ils existaient. C'était l'objectif de «La mémoire perdue» de repérer ces stocks complètement évanouis et de réfléchir sur la signification de leur existence et de leur composition.

Ici, nous sommes confrontés à un autre problème : ces stocks, ou une partie d'entre eux, étaient-ils régulièrement communiqués? Réponse : sauf la voix du crieur public, qui reste nécessairement très liée à un lieu, il n'y avait aucun support, donc aucun moyen d'en organiser une diffusion régulière et ouverte à tous. Certes, une petite partie du stock était diffusée, mais aucune diffusion régulière et largement disponible, par exemple comparable à celle qu'assurent les journaux aux époques moderne et contemporaine, n'était jamais prévue.

Certes, comme le souligne L. Migeotte, l'information était essentielle à la démocratie et, même dans les cités non démocratiques, il fallait bien que les textes officiels, ou du moins certains d'entre eux, soient connus de la population. Certains étaient gravés sur bronze ou sur pierre, d'autres faisaient l'objet d'un affichage temporaire sur tablette ou sur placard de bois blanchi. Mais, à Rome comme en Grèce, les textes gravés dont le public pouvait avoir connaissance en permanence, ne représentaient qu'une très petite fraction des documents d'archives. M. Sargenti montre bien qu'il n'y avait pas de technique spécifique de diffusion et de publication du matériel normatif.

De toute façon, l'information telle que nous la concevons ne se réduit pas à la diffusion des mesures prises par les pouvoirs publics. Ces mesures ne constituent qu'une faible partie de l'information moderne. Avec des nuances, on peut donc dire que le citoyen antique ne disposait pas d'un fonds commun et aisément disponible d'informations qui eût existé en tant que tel, et qu'il pût consulter quand il le désirait ou quand il en avait besoin. Le livre (d'ailleurs beaucoup moins diffusé dans l'Antiquité ou au Moyen Âge que depuis l'invention de l'imprimerie, comme chacun sait) était peut-être, en moyenne, plus informatif dans l'Antiquité que de nos jours; on pourrait débattre de ce point. Néanmoins, le livre reste un outil de connaissance, d'acquisition de la compétence et de réflexion plutôt que d'information. Même si l'information est une connaissance, on ne peut assimiler l'information ni à la connaissance ni à la compétence, et on ne peut pas non plus l'assimiler à la communication. Les ouvrages récents qui se sont consacrés à la communication dans l'Antiquité montrent qu'une telle assimilation de l'information et de la communication est très dommageable, car elle conduit à traiter en même temps de choses extrêmement di-

verses, à en traiter très superficiellement, et à méconnaître la spécificité de l'information³.

Cette absence d'un fonds commun d'informations disponible pour tous, et qui existe indépendamment des besoins de chacun (la liste des programmes de théâtre ou de cinéma, les petites annonces de location etc., sont consultables à tout moment dans le journal, même si personne ne les consulte), explique en partie qu'il n'y ait, ni en grec, ni en latin, de mot abstrait désignant l'information, comme le remarque R. Descat dans son article. Car l'information n'est pas un objet, c'est une action, c'est un effort pour acquérir et construire quelque chose qui n'est pas donné avant qu'on fasse cet effort. Elle explique aussi que l'homme ou la femme moderne paraissent plus passifs par rapport à l'information que leurs équivalents antiques, comme le remarque encore R. Descat. Cette passivité n'est que relative, car quand on lit ou quand on regarde, on n'est jamais complètement passif; mais il est sûr que la recherche, au cas par cas, d'une information qui n'est pas déjà disponible suppose davantage d'action que la consultation d'un journal ou d'un poste de radio.

Une telle situation conduit évidemment à la rareté de l'information, mais elle induit d'autres spécificités non moins importantes. L'une de ces spécificités est une division de l'information en deux parties très distinctes, selon les distances. Il y avait une information locale, et une information à distance, qui concernait tout le reste du monde. Cette division se manifeste, certes, à toutes les époques, et par exemple à la nôtre. Les pages locales ou régionales des quotidiens en sont un témoignage. Mais elle était beaucoup plus marquée dans l'Antiquité que de nos jours, parce que, de nos jours, les mêmes supports de l'information s'intéressent à la fois au proche et au lointain, ce qui n'était pas le cas dans l'Antiquité.

Le reste du monde commençait parfois à la cité voisine. Il commençait en tout cas aux limites de la petite région constituée par quelques cités proches; il commençait en dehors de la petite région touchée par le gros marché que l'on fréquentait en plus du marché local. Pour Pompéi, par exemple, il commençait certainement aux limites du territoire dont les habitants allaient régulièrement ou assez régulièrement à Pouzzoles. Dion de Pruse parle des relations entre Pruse et Apamée, et il insiste sur le fait que la première a besoin du port de la seconde, tandis qu'en retour Apamée a besoin du bois des forêts de Pruse et de plusieurs autres de ses produits⁴; on perçoit que ces relations économiques constantes entre deux cités

³ G. Achard, *La communication à Rome*, Paris, 1991; C. Coulet, *Communiquer en Grèce ancienne : écrits, discours, information, voyages*, Paris, 1996.

⁴ Dion, *Discours* 40, 30.

voisins créaient une petite région où les informations pouvaient davantage circuler.

Pour le IV^e siècle ap. J.-C., la *Vie d'Hilarion*, que cite L. De Salvo, et sur laquelle nous reviendrons à propos des rapports entre la mer et la terre, donne une bonne idée de ces limites. L'ermite Hilarion, qui est mort vers 367 et dont Jérôme a ensuite écrit la biographie, cherchait à échapper à la société des hommes pour se recueillir et prier, et, par la suite, pour échapper à la gloire. Mais, sans cesse, la société des hommes le rattrapait, et les démons n'y étaient pas étrangers, car ils voulaient ainsi le tenter. Il était donc contraint de changer d'horizon, et il passa successivement de la Palestine à l'Égypte, à la Tripolitaine, à la Sicile et à Chypre. À chaque fois, il s'écartait des villes, mais tout au plus de dix, vingt ou trente kilomètres : il s'est installé à sept milles de Maiuma, l'emporium de Gaza, puis à vingt milles d'un port de la côte sicilienne, à deux milles de Paphos à Chypre, puis un peu plus loin, à douze milles de la même ville. S'il n'avait pas été poursuivi par les démons, et s'il n'était pas devenu une célébrité, une telle distance aurait suffi à le couper de tous les réseaux locaux de l'information.

Pourquoi une différence aussi tranchée entre l'information locale ou micro-régionale et le reste de l'information ? Parce que la cité contient des lieux et des instruments pour l'information : le forum, les murs, la voix du crieur public (qui est, en un sens, le seul support spécifique de l'information antique). L'information stockée n'y est certes pas massivement diffusée, de façon à être disponible pour tous (d'autant qu'il y a, du point de vue de l'information, une différence énorme entre les habitants du centre urbain et ceux de la campagne). Mais au moins il y a des lieux, des endroits où l'on peut afficher, lire, rencontrer, parler, écouter. En dehors de la micro-région ou même de la cité, il faut au contraire aller à la pêche à l'information auprès des personnes. Il y a certes toujours un lieu et très souvent une rencontre. Mais le lieu compte davantage dans l'information locale. À l'inverse, l'information à distance passe avant tout par des milieux humains. Elle nécessite la fréquentation active de réseaux qui peuvent la communiquer, à la fois oralement et par écrit.

Les articles de ce livre donnent beaucoup de renseignements précis sur la vie quotidienne de l'information locale, qui peut être terrestre ou maritime ou fluviale, selon les cas, mais qui est le plus souvent terrestre, car les petits trajets du paysan ou du notable pour aller de leurs terres au centre urbain se font plus souvent par terre que par eau. On en trouve par exemple dans l'article de Y. Rivière sur la recherche des esclaves fugitifs. Les exemples concernant les esclaves sont complétés par ceux qui touchent aux objets perdus ou trouvés. Mentionnons ainsi celui de la bague en or : ayant trouvé

une bague en or, Démonax affiche une annonce écrite à l'agora : que celui qui l'a perdue lui indique la nature de la pierre, le poids de la bague, le motif, afin qu'il la lui rende⁵.

Dans cette information locale, qui vaut même pour la ville de Rome, malgré son gigantisme par rapport aux autres villes, il faut signaler deux constantes : le forum, l'agora, la place centrale, sur laquelle ou près de laquelle se trouvent le marché et la basilique, occupent une place prépondérante; et l'information, même en partie écrite, est liée à la communication orale, le lieu d'information est aussi un lieu de rencontre. J'ai étudié ailleurs les lieux de Rome qui étaient liés au prêt d'argent et à la vie financière⁶. Ces lieux étaient en bordure du forum, et très proches les uns des autres. Il y avait le *Janus Medius*, lieu de rencontre des prêteurs, des emprunteurs et des intermédiaires de crédit, et lieu d'information sur le taux d'intérêt, sur l'offre et la demande d'argent et sur les techniques de prêt, et en outre, tout près de là, le *puteal Libonis*, petit lieu consacré où se réunissaient aussi les prêteurs d'argent et ceux qui voulaient emprunter. Il y avait encore la *columna Maenia*, où les créanciers venaient afficher des avis sur la bonne volonté et sur la solvabilité de leurs débiteurs; cette colonne était typiquement un lieu d'information, qui, selon Cicéron, pouvait provoquer la ruine des réputations⁷. Si l'on en croit la tradition athénienne, les boutiques de banquiers elles-mêmes étaient des lieux de conversation et, donc, d'information sur les divers aspects de la vie de la cité⁸.

Si le forum était très prépondérant comme lieu d'information locale, les cas de Pompéi et de Pouzzoles montrent que d'autres murs pouvaient être utilisés à cette fin. À Pompéi, les inscriptions électorales et les inscriptions de combats de gladiateurs en témoignent⁹. Ce que nous savons de la vente aux enchères des gages des prêts en témoigne aussi. Quand le créancier faisait vendre aux enchères les gages de prêts non remboursés, il était dans l'obligation de procéder à l'annonce de la vente par affichage et par la voix du

⁵ Lucien, *Démonax*, 17.

⁶ J. Andreau, *L'espace de la vie financière à Rome*, dans *L'Urbs, Espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)*, Rome, 1987 (*Collection de l'École française de Rome*, 98), p. 157-174.

⁷ Cic., *Pro Cluentio*, 38-39. Sur ces lieux, voir F. Coarelli, *Il foro romano. 2, Il periodo repubblicano e augusteo*, Rome, 1985 (et notamment, pour la colonne ménienne, les p. 39-53).

⁸ R. Bogaert, *Banques et banquiers dans les cités grecques*, Leyde, 1968, p. 375.

⁹ Voir par exemple H. Mouritsen, *Elections, magistrates and municipal elite. Studies in Pompeian epigraphy*, Rome, 1988; P. Sabbatini Tumolesi, *Gladiatorum paria, Annunci di spettacoli gladiatorii a Pompei*, Rome, 1980.

crieur. L'affichage se faisait, semble-t-il, dans plusieurs endroits de la ville, et c'est aussi à plusieurs endroits que le crieur procédait à son annonce orale.

Comme cette information locale était en partie orale, et en partie éphémère (affichages provisoires, annonces orales des crieurs, etc.), celui qui venait de l'extérieur avait du mal à en profiter. Dion Chrysostome, par exemple, dit à ses concitoyens de Pruse qu'ils savaient bien qui prêtait de l'argent dans leur cité et qui en empruntait¹⁰. Mais l'étranger de passage, lui, ne pouvait pas le savoir sans passer par des informateurs. Il savait très bien qu'il y avait dans chaque cité des lieux de l'information, le forum ou l'agora, le marché, les auberges (ces dernières prenaient une importance toute particulière dans les campagnes et les hameaux). Mais ou bien il était informé par ses hôtes ou ses amis; ou bien, une fois arrivé dans ces lieux, il devait, pour s'informer, parler, interroger.

Disons maintenant un mot de l'information à distance, plus difficile à saisir et à analyser. Nous avons vu qu'elle passait inévitablement par des milieux humains, par la fréquentation de réseaux pouvant la communiquer. À notre avis, ces réseaux appartiennent, globalement, à trois catégories, qu'on ne retrouve pas seulement dans l'Antiquité gréco-romaine. Il y avait d'abord les réseaux de l'État («l'espace officiel politique» dont parle R. Descat), et dont il est question dans toutes les recherches sur l'information¹¹. Il y avait ceux de l'élite (qui se mêlaient largement aux premiers, au point de se confondre parfois avec eux)¹². Enfin, il y avait «l'espace marchand», les réseaux du commerce. Dans les régions christianisées, se sont ajoutés par la suite deux autres types de réseaux : ceux de la hiérarchie ecclésiastique, proches de ceux des élites et des États, mais malgré tout autonomes (et sur lesquels nous renseigne ici l'article de E. Paoli); et ceux des pèlerins¹³.

Le fonctionnement des réseaux de l'élite romaine nous est relativement familier grâce aux lettres de Cicéron, aux lettres privées de Pline et à un certain nombre d'autres œuvres littéraires. Il est bien éclairé, dans le présent livre, par l'article de S. Pittia, et aussi par ce-

¹⁰ Dion, *Discours* 46, 8.

¹¹ Pour la cité de Venise à la fin du Moyen Âge, voir É. Crouzet Pavan, *Les mots de Venise : sur le contrôle du langage dans une cité-État italienne*, dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge*, Rome-Paris, 1994 (*Collection de l'École française de Rome*, 190), p. 205-218.

¹² C'est pourquoi J.-M. Pastré, pour le Moyen Âge, réunit les réseaux d'État et les réseaux de l'élite en une seule catégorie, le «réseau européen des relations aristocratiques» (voir *Circulation des nouvelles entre l'Allemagne et l'Orient (XV^e siècle)*, dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge* cité note 11, p. 117-127).

¹³ Voir J.-M. Pastré, *ibidem*.

lui de Y. Rivière, lorsqu'il évoque toutes les façons que pouvaient avoir les Anciens de retrouver au loin leurs esclaves fugitifs.

La cité et l'État étaient constamment aux prises avec le problème de l'information. Comme l'écrit D. Gazagnadou pour le Moyen Âge, «la question de la transmission des nouvelles intéresse l'histoire et l'anthropologie politiques, car elle est intimement liée à la formation, à la stabilité et à la domination de tout appareil d'État»¹⁴. Et H. G. Pflaum, de son côté, déclarait : «voilà donc la véritable raison d'être de la poste romaine : c'était un service de renseignement»¹⁵. Les pouvoirs publics répondent sans cesse à des préoccupations en partie contradictoires : la nécessité d'avoir des informations, et, pour cela, de les chercher; la nécessité de lutter contre les rumeurs; celle de préserver certains secrets; enfin, le besoin relatif de communiquer des informations à la population, ne serait-ce que pour lutter contre les rumeurs (mais, comme le remarquait Cl. Gauvard, les États anciens – par exemple antiques ou médiévaux – transmettaient plus facilement à leurs ressortissants des ordres que des informations)¹⁶.

Le renseignement militaire constitue une variante très spécifique de l'information d'État. Comme le montrent les articles de D. Lee et de Ph. De Souza, les textes antiques fournissent à son propos des témoignages brillants et parfois pittoresques, très intéressants à analyser (mentionnons par exemple le texte de Végèce sur le camouflage des bateaux et celui de Syrianos sur les éclaireurs).

L'information est indissociable de l'action militaire dans son ensemble. Comme tous les historiens antiques s'intéressaient beaucoup aux guerres et aux informations militaires, et comme nous avons conservé des textes de théoriciens militaires (Végèce, Syrianos), il est possible de passer en revue les techniques utilisées, de les classer, d'esquisser des typologies. D. Lee, par exemple, explique bien les divers procédés employés à la fin de l'Antiquité par la marine, en Méditerranée orientale : installation de points d'appui en terre étrangère; recours aux alliés et aux vassaux; recours aux marchands ou à d'autres civils; utilisation des traîtres. De son côté, A. Chauvot a récemment analysé les manières dont Valentinien et

¹⁴ D. Gazagnadou, *Les postes à relais de chevaux chinoises, mongoles et mamelouks au XIII^e siècle : un cas de diffusion institutionnelle?*, dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge* cit., p. 243-250.

¹⁵ H. G. Pflaum, *Essai sur le cursus publicus sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1940, p. 213. S. Mitchell (dans *Requisitioned transport in the Roman Empire*, dans *JRS*, 66, 1976, p. 106-131) a montré que le *cursus publicus* était en outre un moyen de procéder à des réquisitions; mais cet aspect ne nous concerne pas directement ici.

¹⁶ Cl. Gauvard, *Rumeurs et stéréotypes à la fin du Moyen Âge*, dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge* cit., p. 157-177.

Théodose essayaient de s'informer sur les mouvements des Barbares : construction, sur le *limes*, de tours et de fortins qui avaient notamment une fonction de renseignement; messages de jour et de nuit, au moyen de fumées et de feux; création d'une troupe spéciale, ayant pour mission de surveiller la frontière¹⁷.

Les ports sont évidemment le lieu privilégié des milieux marchands. Pour le Moyen Âge, la documentation dite de la Geniza du Caire a révélé l'importance insoupçonnée de la correspondance privée entre les marchands arrivés à un port et leurs associés ou commanditaires. Ils se transmettaient ainsi des informations sur les prix, sur l'état du marché et sur tout ce qui pouvait les aider dans leurs affaires¹⁸.

La présence de passagers, dans les bateaux de commerce, assurait des liens entre les réseaux marchands et les autres réseaux; et c'est aussi dans les ports que tous les réseaux se croisaient et se rencontraient. D'où l'importance de la mer et du commerce dans l'information. Le milieu marchand était, certes, moins prestigieux que l'élite sociale et politique, mais il était à la croisée des chemins de l'information, même si l'État romain, comme nous le verrons, favorisait, d'une certaine manière, la terre aux dépens de la mer.

Avant de conclure cette présentation par une confrontation entre la transmission des nouvelles par terre et la transmission des nouvelles par mer, je voudrais faire trois autres observations.

La première concerne la place respective de l'information orale et de l'information écrite. Non seulement les formes de l'information écrite varient (comme le remarque S. Pittia, il y a plusieurs types de lettres, qu'une enquête sur l'information aide à individualiser et à analyser), mais cette information écrite doit toujours être complétée, si possible, par une information orale. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, selon Suétone, Auguste a modifié le fonctionnement du *cursus publicus* après l'avoir lui-même créé¹⁹. Il avait décidé que les messagers seraient des *iuvenes* des cités qui se relaieraient, mais, comme ces «jeunes» changeaient d'une étape à l'autre du voyage, il était impossible, à l'arrivée, d'obtenir d'eux d'autres renseignements que le texte écrit du message. Au contraire, si le même porteur de

¹⁷ A. Chauvot, *Guerre et diffusion des nouvelles au Bas-Empire*, dans *Ktèma*, 13, 1988, p. 125-135.

¹⁸ Voir S. D. Goitein, *A Mediterranean society : the Jewish communities of the Arab world as portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, 1, *Economic foundations*, Berkeley, 1967, p. 291 et suiv.; et Cl. Cahen, *Les escales dans le monde musulman médiéval*, dans *Les grandes escales*, I, Bruxelles, 1974 (*Recueils de la Société Jean Bodin*, 32), p. 179-189.

¹⁹ Suét., *Aug.*, 49 et 50.

dépêches faisait tout le trajet, on pouvait en outre l'interroger en cas de besoin. De nombreux textes montrent que les messages étaient ainsi complétés oralement par les commentaires ou les réponses du messenger. S. Pittia et E. Paoli le remarquent, et L. De Salvo cite un texte de Saint Augustin selon lequel le messenger était une « lettre vivante ». A. Chauvot le note aussi, ainsi que L. Di Paola dans son livre sur le *cursus publicus* à la fin de l'Antiquité²⁰. C'était vrai des prêtres qui transmettaient les messages ecclésiastiques, et c'était vrai des esclaves et affranchis dans la correspondance privée. On peut le constater aussi aux époques postérieures²¹. La lettre, certes, se suffit à elle-même s'il n'est pas possible de faire autrement; mais on préfère toujours qu'elle soit complétée oralement.

Autre observation. L. De Salvo remarque que les Romains n'aimaient pas les gens qui se déplaçaient. En effet, mais tout dépendait du rang social de la personne concernée. Et il faut se demander aussi si elle était ou non bien installée quelque part. L'élite voyageait abondamment, même si un Cicéron ou un Saint Augustin n'aimaient pas du tout prendre la mer, et personne ne trouvait cela suspect. Au contraire, le marchand, qui était mobile et ne semblait pas avoir une vraie résidence, n'était pas très bien vu. A plus forte raison celui qui changeait sans cesse de lieu sans apparente justification. Saint Jérôme éprouve le besoin d'expliquer pourquoi Hilarion a si souvent changé de résidence : c'est parce qu'il cherchait le silence et la prière, et fuyait la gloire; ce n'était ni par légèreté ni par puérilité²².

Encore une autre observation, touchant aux rapports entre information, absence d'information, désinformation et secret. Il n'y a pas contradiction entre l'information et le secret. Au contraire, ils vont toujours de pair. L'information n'exclut jamais ni le secret (intentionnel), ni l'absence (involontaire) d'information. C'est une constante de l'histoire humaine. L'objectif est le plus souvent sélectif. Il s'agit d'informer certaines personnes, mais pas d'autres, d'informer de certains faits et d'en dissimuler d'autres, au moins pendant un certain temps.

Dans l'Antiquité, l'état des techniques induit, certes, des tactiques et des stratégies très éloignées de celles que nous vivons à

²⁰ A. Chauvot, *Guerre et diffusion des nouvelles au Bas-Empire*, dans *Ktèma*, 13, 1988, p. 125-135 : p. 131; L. Di Paola, *Viaggi, trasporti e istituzioni, Studi sul cursus publicus*, Messine, 1999, p. 25.

²¹ Voir par exemple A. Venturini, *Vérité refusée, vérité cachée : du sort de quelques nouvelles avant et pendant la guerre de l'Union d'Aix (1382-1388)*, dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge* cit., 1994, p. 179-189 : p. 180.

²² *Vita Hilarionis*, 31, 9-10.

notre époque, mais avec des objectifs souvent très comparables. Un épisode très fameux de l'histoire du XVIII^e siècle montre bien cette permanence des objectifs, même si les moyens d'y parvenir et les délais mis en jeu diffèrent selon les époques. Quand le roi d'Espagne prit la décision de chasser les Jésuites, il fallut les évincer des immenses missions d'Amérique du Sud qu'ils gouvernaient en maîtres, et dans lesquelles ils appliquaient, à tous égards, et notamment dans les rapports avec les Indiens, une politique tout à fait différente de ce qui se faisait ailleurs. Le marquis de Bucarelli fut chargé de cette opération et il arriva à Buenos Aires au début de 1767. L'épisode est raconté en détail par Louis-Antoine de Bougainville, qui, précisément à cette date, se trouvait dans la région²³. Il fallait, pour éviter des réactions brutales et violentes, que les ordres du roi fussent appliqués en même temps dans toutes les missions et que le secret fût scrupuleusement tenu jusqu'au jour fixé. Il fallait donc à la fois obtenir que les informations fussent transmises à qui de droit en temps voulu, et que d'autres n'aient pas vent de ce qui allait se passer. Bucarelli fit venir à Buenos Aires les chefs indiens des missions, pour plusieurs raisons, et notamment pour qu'ils fussent en dehors des missions au moment où la nouvelle de l'expulsion de la Société y parviendrait. En même temps, il fit envoyer aux commandants de places des instructions scellées qu'ils ne devaient ouvrir qu'à un jour et à une heure fixés, et qu'il fallait exécuter aussitôt. Et, jusqu'au jour où les instructions seraient exécutées, il essaya d'interdire à tout bateau venu d'Europe d'aborder dans la région, afin d'empêcher les Jésuites d'être informés de ce qui se passait en Espagne. Malheureusement, un bateau venu d'Espagne fit naufrage, et l'équipage, qui a été secouru, en répandit la nouvelle.

Cela ne compromit d'ailleurs pas l'issue de cette délicate opération, car les Jésuites et les Indiens furent malgré cela relativement surpris et, en tout cas, ne se soulevèrent pas. Mais l'épisode montre deux choses, me semble-t-il. D'une part, la nécessité d'informer et celle de garder certains secrets sont exactement les mêmes dans une telle situation que dans celles que nous vivons actuellement, et elles étaient aussi en gros les mêmes à l'époque antique; c'étaient le temps nécessaire pour franchir l'espace, les délais, le détail des moyens mis en œuvre, qui différaient. D'autre part, dans ces sociétés où il n'y avait pas de fonds commun d'information disponible pour tous ou presque, le moindre fait accidentel, conjoncturel (par exemple le naufrage du bateau dont j'ai parlé) produisait beaucoup

²³ L. A. de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate La Boudeuse et la flûte l'Étoile*, Paris, 1980, Chapitre V, p. 59-74.

plus d'information qu'un fait semblable n'en produirait à l'époque actuelle. En l'absence d'information organisée, l'information non professionnelle et spontanée était davantage diffusée, et très rapidement. L'existence de plus en plus massive d'une information professionnalisée a inévitablement conduit à une dégradation des autres formes d'information, en dehors de ce fonds commun.

Un autre épisode célèbre, que rapporte Ammien, va dans le même sens. La nouvelle de la mort de l'Empereur Julien fut diffusée par deux messagers qui se hâtaient autant qu'ils le pouvaient, pour éviter que se répandît l'idée d'une défaite; en même temps qu'ils informaient, ils cherchaient à ne pas tout dire. Mais, malgré leur hâte, la *fama*, la réputation, la rumeur, volait au-dessus d'eux, et allait plus vite qu'eux, *per provincias et gentes*²⁴.

Par cet épisode, on touche à l'étude de la rumeur, qui est malheureusement un peu oubliée dans notre livre. La rumeur utilise, me semble-t-il, les mêmes canaux que le reste de l'information, elle ne passe pas par d'autres réseaux. Mais ses caractéristiques sont spécifiques : elle est particulièrement rapide, elle est orale, et elle est destinée à être crue sans qu'on puisse vérifier son exactitude²⁵.

Sur le secret, on trouverait des dizaines d'histoires aussi révélatrices et aussi divertissantes. Signalons par exemple l'épisode de la mort de Charles III de Duras, roi des États d'Anjou, c'est-à-dire à la fois de Naples et de Provence, à la fin du XIV^e siècle. Parti pour la Hongrie, il fut victime d'un attentat le 5 février 1386 et mourut au bout de deux semaines. Son épouse Marguerite fut au courant de sa mort dès le mois de mars, au plus tard, en tout cas, avant le 8 avril. Mais, comme elle craignait, si la nouvelle était tout de suite annoncée, de ne pouvoir garantir le trône à son fils Ladislas, elle garda le secret sur ce décès. Officiellement, la mort du roi ne fut admise à Naples qu'en mars 1387, plus d'un an après l'événement. Et en Provence il fallut même attendre octobre 1387 pour qu'elle fût reconnue²⁶. Deux choses sont à souligner : l'ampleur et la durée d'un tel secret, mais aussi le fait qu'à un certain moment, beaucoup de gens qui participaient sans nul doute au secret se sont abstenus de vendre la mèche. Pourquoi s'en sont-ils abstenus? Probablement par discipline, ou par prudence (parce qu'ils ne souhaitaient pas que des troubles éclatent), ou parce que l'existence même du secret montrait

²⁴ Ammien, 25, 8, 13; voir A. Chauvot, *Guerre et diffusion des nouvelles au Bas-Empire*, dans *Ktéma*, 13, 1988, p. 125-135 : p. 133.

²⁵ Voir par exemple C. Beaune, *La rumeur dans le Journal du Bourgeois de Paris*, dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge* cit., p. 191-203.

²⁶ A. Venturini, *Vérité refusée, vérité cachée : du sort de quelques nouvelles avant et pendant la guerre de l'Union d'Aix (1382-1388)* cité note 21.

la solidité du pouvoir de Marguerite. «L'exclusivité de l'information est sœur du secret», écrivait Y. Renouard; «politique, diplomatique, militaire, économique ou religieuse, la nouvelle n'est utile que si elle demeure secrète. C'est là que le problème posé par sa transmission est le plus délicat»²⁷. Les articles militaires de notre livre, ceux de Ph. De Souza et de D. Lee, le confirment évidemment, mais d'autres aussi, par exemple celui de F. De Romanis. Car, s'il était très important pour l'État romain de connaître dès que possible les nouvelles relatives à la crue du Nil (à cause de l'approvisionnement de Rome, bien sûr), il valait mieux aussi que la population de Rome ne fût pas mise au courant, surtout en cas de situation critique. L'état des réserves de blé à Rome devait rester secret, surtout quand elles étaient basses²⁸!

Nous en venons maintenant, à la fin de cette présentation, à la question centrale que pose cet ouvrage : le rôle de la mer dans la transmission de l'information. La table ronde de novembre 1997 s'inscrivait dans le thème de recherches et de rencontres «Cultura del mare», «Culture maritime», et visait donc avant tout à l'étude de l'information par voie maritime. Il nous a semblé intéressant, dans ce livre qui en est issu, d'élargir le champ, et d'essayer de confronter l'information par eau et l'information par terre. Certains articles du livre sont inévitablement liés à la terre (par exemple celui de L. Migeotte), et, pour d'autres articles, la différence entre mer et terre n'avait guère de sens (c'est le cas de celui de M. Sargenti). Tout dépend du sujet traité, et le fait que, sur certains sujets, le clivage entre terre et mer n'intervienne pas est lui-même significatif. Cela n'empêche pas que notre propos tende à une réflexion sur ce clivage.

Y avait-il un *cursus publicus* maritime? À cette question, que se pose ici S. Crogiez, elle a sans nul doute raison de répondre non. Les messagers de la poste impériale, quand il leur fallait voyager par mer ou sur un fleuve, s'embarquaient comme passagers sur des bateaux privés. Pourquoi cette situation? Elle s'explique en partie par la logique du *cursus publicus*. Sur terre, au moins jusqu'au règne de Septime Sévère, l'Empereur ne fournissait que des messagers; il ne fournissait ni les chevaux, ni les véhicules, charge qui incombait aux cités. Sur mer, il est donc «normal» que l'Empire n'ait pas affrété de

²⁷ Y. Renouard, *Information et transmission des nouvelles*, dans Ch. Samaran (dir.), *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, 1961 (*Bibliothèque de la Pléiade*), p. 95-142 : p. 119-120.

²⁸ On trouvera une autre belle histoire d'information et de secret dans A. Chauvot, *Guerre et diffusion des nouvelles au Bas-Empire* cit., p. 129-130 (comment la passivité du comte Romanus face aux attaques des barbares Austoriani est restée assez longtemps dissimulée, puis a été découverte à cause des ambassades que les Lepcituains ont envoyées et fait envoyer à Trèves, à l'Empereur Valentinien).

bateaux spéciaux pour la transmission du courrier et des nouvelles. Dans la Chine ancienne, sous la dynastie des Tang (612-907), l'administration postale de l'État possédait des bateaux pour les transports fluviaux, mais elle fournissait aussi, sur terre, des animaux et des voitures de poste. Elle disposait d'environ 1 300 navires, d'environ 1 300 relais et de plus de 40 000 chevaux²⁹. Mais ce raisonnement n'explique pas tout. Il faut aussi tenir compte du coût de tels bateaux, et du fait que, probablement, l'administration romaine privilégiait les liaisons terrestres.

Invité à participer à un colloque d'antiquisants et à y présenter un rapport sur les communications fluviales, le géographe M. Le Lannou a insisté sur le fait que Rome avait imposé à la Méditerranée antique une «géographie volontaire» avant tout politique et militaire, et fondée sur la route : «l'Empire a surtout le souci de la route terrestre, et les voies d'eau utilisées restent subordonnées au plan d'ensemble des chaussées, c'est-à-dire au plan impérial». Les itinéraires routiers romains étaient, à ses yeux, «en quelque sorte surimposés à la multitude bigarrée des pays qu'ils traversaient», et il y voyait avant tout le signe d'une domination, «un forçement de la nature, par la volonté administrative»³⁰. Ces opinions jugées iconoclastes irritèrent plus d'un antiquisant présent, et la discussion de son rapport fut plutôt aigre-douce³¹. Et pourtant, le problème du *cursus publicus* nous invite à envisager de nouveau la question qu'il posait il y a trente ans : qu'est-ce qui comptait le plus aux yeux de l'État romain, la mer (c'est-à-dire la présence d'une géographie naturelle) ou la terre (la route, signe d'une «géographie volontaire») ?

L'information par mer l'emportait-elle sur l'information terrestre ? Il est impossible de répondre par oui ou par non. Nous allons présenter dans les lignes qui viennent quelques éléments de réponse.

Premièrement, comme chacun sait, à partir du moment où Rome a exercé sa souveraineté sur la Sicile, la Sardaigne, la Corse, la Grèce et une partie de l'Afrique du Nord, la mer est devenue centrale dans son empire en construction. Une partie de l'approvisionnement de la ville de Rome devait venir par mer, une partie des revenus de la cité romaine était perçue outre-mer, des Romains et des Italiens avaient des intérêts outre-mer ou y résidaient, etc... Tout cela est connu, et doit être pris en compte quand on considère l'importance de l'information par mer. Il y a des nouvelles qui ne pouvaient arriver en Italie que par mer, et l'information visait à assurer des

²⁹ Voir D. Gazagnadou, *op. cit.*, p. 244-246.

³⁰ M. Le Lannou, *Le rôle des communications fluviales dans la genèse et le développement des villes antiques*, dans P.-M. Duval et E. Frézouls (dir.), *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident*, Paris, 1977, p. 29-34 et p. 345-346.

³¹ *Ibid.*, p. 35-38 et 341-346.

liens entre le centre et la périphérie, qui se trouvait souvent outre-mer.

Deuxièmement, s'il n'y avait pas de supports permanents d'information, qui soient disponibles et fournissent une base utilisable par tous, il existait en revanche des lieux et des milieux de l'information. Dans chaque cité, le forum était le lieu privilégié de l'information. Au niveau de la domination romaine, il y avait deux grands milieux de l'information, d'une part l'élite et les organes dirigeants de l'État, d'autre part les milieux du commerce maritime, dont les grands ports (Pouzzoles, Ostie) constituaient les lieux privilégiés. Même si les Gaulois «entouraient les marchands et les obligeaient à dire de quel pays ils venaient et ce qu'ils y avaient appris», le commerce terrestre ne fournissait pas des lieux d'information aussi concentrés ni aussi mêlés que les ports pour le commerce maritime³². Le port est le lieu par excellence de la rumeur et de la rumeur. Il est significatif que la tradition romaine se soit méfiée des ports, parce qu'ils jouaient un grand rôle dans la diffusion des idées et des pratiques nouvelles et remettaient ainsi en question les équilibres sociaux et culturels. Le passage du *De republica* que mentionne S. Pittia montre à quel point les Romains les ressentaient comme des lieux où circulait l'information, avec les risques que cela comportait³³. L'information par mer revêtait ainsi une importance particulière.

En outre, malgré l'existence des pirates, et quoique les marins ne fussent pas toujours dignes de confiance, les mauvaises rencontres étaient probablement plus rares en mer que sur la terre. Certes, les voyages maritimes étaient dangereux à cause de la mer elle-même. Mais pour ce qui est des mauvaises rencontres, les parcours terrestres devaient être plus hasardeux, même à l'intérieur des frontières de l'Empire romain. C'est ce que suggère S. Crogiez, et la lecture des *Métamorphoses* d'Apulée ou des romans grecs et latins le confirme, me semble-t-il. Athanase Nikitine, qui, au XV^e siècle, s'est déplacé de Russie en Inde, et est revenu ensuite en Russie, six ans après son départ, ne raconte presque rien sur ses traversées (Mer Caspienne, Océan Indien, Mer Noire). Toutes ses aventures, et en particulier les plus dangereuses, lui sont arrivées sur la terre ferme. Il est vrai que lui passait sans cesse d'un État à un autre, et qu'il ne connaissait pas les langues des régions où il se rendait³⁴.

Mais les voyages par mer et l'information par mer ne présentaient pas que des atouts et des avantages. Il ne faut pas croire que

³² Cés., *Bell. Gall.*, 4, 5.

³³ Cic., *De rep.*, 2, 5-7.

³⁴ A. Nikitine, *Le voyage au-delà des trois mers*, présenté et traduit par Ch. Malamoud, Paris, 1982.

les déplacements par mer aient toujours été plus rapides que les déplacements terrestres. Leur durée était plus aléatoire, ils étaient parfois extrêmement rapides, mais leur rapidité n'était guère prévisible. Et, en principe, ils n'étaient pas possibles en toute saison. Pour cette raison, il est très difficile d'aboutir à des conclusions précises sur la durée des déplacements. À ce propos, on trouvera beaucoup d'indications et de réflexions dans les articles de A. Bérenger, de S. Crogiez, de L. De Salvo, de E. Paoli et de S. Pittia, mais, dans l'ensemble, la conclusion de ces réflexions tend au pessimisme. Ce qui ressort en tout cas de l'article de A. Bérenger, c'est qu'un administrateur romain tel que Pline le Jeune ne se souciait pas tellement de la vitesse des courriers. Il ne cherchait qu'exceptionnellement à accélérer le rythme. Les conseils qu'il demandait à Trajan risquaient parfois d'être plus utiles à son successeur qu'à lui-même, mais cela ne le troublait pas. Une telle acceptation de la lenteur surprend un peu, et il faut en tenir compte quand on étudie l'administration romaine. J'en conclurai, soit que les gouverneurs de provinces et les généraux jouissaient d'une très large autonomie, soit que la prise de décision était très lente. En 168 av. J.-C., la guerre d'Illyrie menée par Anicius ne dura que trente jours. Anicius envoya à Rome, comme messenger de la victoire, le sénateur Perperna; mais la nouvelle de la guerre n'y était pas encore arrivée; les Romains furent ainsi informés en même temps de la guerre et de la victoire³⁵.

Autre inconvénient des liaisons maritimes : sur mer, on ne pouvait pas accélérer le rythme autant que par terre. Quand on voulait vraiment qu'une nouvelle parvienne vite, c'était par terre qu'elle était transmise, et non par mer, comme le remarque A. Bérenger. Signalons qu'en Chine, à l'époque Tang, un courrier habituel parcourait, par terre, environ 100 km par jour, mais qu'il pouvait parvenir à faire 300 km dans la journée si l'on souhaitait une liaison ultrarapide³⁶. Une telle accélération était évidemment impossible par mer.

La mer est en elle-même dangereuse, et elle faisait peur à beaucoup de membres de l'élite, à Cicéron par exemple et plus tard à saint Augustin. Si elle était fascinée par l'eau en général, l'élite romaine n'était pas de plain pied avec la mer, ni avec les échanges maritimes (voir par exemple ce qu'en dit S. Pittia); elle n'était pas de plain pied avec le commerce maritime, quoi qu'en pensent certains. Culturellement, l'élite romaine, même à la fin de la République et sous le Haut-Empire, était essentiellement terrienne³⁷. C'est aussi

³⁵ Liv., 44, 32.

³⁶ Voir D. Gazagnadou, *op. cit.*, p. 243.

³⁷ Là-dessus, voir notamment J. Rougé, *Les escales romaines avant les grandes conquêtes*, dans *Les grandes escales* cit., p. 95-116.

sur terre que la majesté de Rome, la solidité des pouvoirs publics romains et la force de ses armées donnaient toute leur mesure. Ce sont les architectures, les routes, les camps militaires, les légions qui font le prestige de Rome, et non point ses bateaux. Sur mer, le décorum du pouvoir romain et la conscience civique de ses citoyens se dissolvaient en partie.

Enfin, il ne faut pas oublier ce que nous rappelle aussi A. Bérenger : beaucoup de voyages étaient mixtes, ils comportaient à la fois des parcours terrestres et des traversées. Les messagers officiels empruntaient souvent des itinéraires mixtes, avec une tendance à utiliser la terre plutôt que la mer quand c'était possible.

L'information par mer et l'information par terre jouaient donc chacune son rôle : dans le domaine politique et militaire, primat des voies terrestres; dans le domaine du commerce et des affaires, et pour une bonne partie de l'information privée, primat de l'information maritime. L'élite sénatoriale et équestre a des relations avec les deux domaines, mais elle est évidemment davantage liée à l'État.

Nous terminerons en évoquant de nouveau l'ermite Hilarion. À un certain moment, il espérait qu'en passant la mer et en se réfugiant dans des « îles solitaires » (*ad insulas solas*), en l'occurrence la Sicile, il parviendrait à l'anonymat définitif³⁸. Il pensait que la mer cacherait celui que la terre avait rendu célèbre (*ut quem terra vulgaverat, saltem maria celarent*). Mais c'était une illusion. En fin de compte, tant qu'il était sur les côtes, il était mêlé au siècle. À chaque fois qu'il quittait les rivages de la mer, il devenait au contraire provisoirement anonyme. Quand il a débarqué à *Pachynum*, ce sont des *negotiatores de Oriente* qui l'ont fait connaître et l'ont obligé à s'enfoncer dans l'intérieur des terres³⁹. L'information privée, l'information plébéienne, parce qu'elle utilisait les réseaux du commerce, était avant tout maritime.

Jean ANDREAU

³⁸ *Vita Hilarionis*, 23, 6-7.

³⁹ *Vita Hilarionis*, 25.

liens entre le centre et la périphérie, qui se trouvait souvent outre-mer.

Deuxièmement, s'il n'y avait pas de supports permanents d'information, qui soient disponibles et fournissent une base utilisable par tous, il existait en revanche des lieux et des milieux de l'information. Dans chaque cité, le forum était le lieu privilégié de l'information. Au niveau de la domination romaine, il y avait deux grands milieux de l'information, d'une part l'élite et les organes dirigeants de l'État, d'autre part les milieux du commerce maritime, dont les grands ports (Pouzzoles, Ostie) constituaient les lieux privilégiés. Même si les Gaulois «entouraient les marchands et les obligeaient à dire de quel pays ils venaient et ce qu'ils y avaient appris», le commerce terrestre ne fournissait pas des lieux d'information aussi concentrés ni aussi mêlés que les ports pour le commerce maritime³². Le port est le lieu par excellence de la rumeur et de la rumeur. Il est significatif que la tradition romaine se soit méfiée des ports, parce qu'ils jouaient un grand rôle dans la diffusion des idées et des pratiques nouvelles et remettaient ainsi en question les équilibres sociaux et culturels. Le passage du *De republica* que mentionne S. Pittia montre à quel point les Romains les ressentaient comme des lieux où circulait l'information, avec les risques que cela comportait³³. L'information par mer revêtait ainsi une importance particulière.

En outre, malgré l'existence des pirates, et quoique les marins ne fussent pas toujours dignes de confiance, les mauvaises rencontres étaient probablement plus rares en mer que sur la terre. Certes, les voyages maritimes étaient dangereux à cause de la mer elle-même. Mais pour ce qui est des mauvaises rencontres, les parcours terrestres devaient être plus hasardeux, même à l'intérieur des frontières de l'Empire romain. C'est ce que suggère S. Crogiez, et la lecture des *Métamorphoses* d'Apulée ou des romans grecs et latins le confirme, me semble-t-il. Athanase Nikitine, qui, au XV^e siècle, s'est déplacé de Russie en Inde, et est revenu ensuite en Russie, six ans après son départ, ne raconte presque rien sur ses traversées (Mer Caspienne, Océan Indien, Mer Noire). Toutes ses aventures, et en particulier les plus dangereuses, lui sont arrivées sur la terre ferme. Il est vrai que lui passait sans cesse d'un État à un autre, et qu'il ne connaissait pas les langues des régions où il se rendait³⁴.

Mais les voyages par mer et l'information par mer ne présentaient pas que des atouts et des avantages. Il ne faut pas croire que

³² Cés., *Bell. Gall.*, 4, 5.

³³ Cic., *De rep.*, 2, 5-7.

³⁴ A. Nikitine, *Le voyage au-delà des trois mers*, présenté et traduit par Ch. Malamoud, Paris, 1982.

les déplacements par mer aient toujours été plus rapides que les déplacements terrestres. Leur durée était plus aléatoire, ils étaient parfois extrêmement rapides, mais leur rapidité n'était guère prévisible. Et, en principe, ils n'étaient pas possibles en toute saison. Pour cette raison, il est très difficile d'aboutir à des conclusions précises sur la durée des déplacements. À ce propos, on trouvera beaucoup d'indications et de réflexions dans les articles de A. Bérenger, de S. Crogiez, de L. De Salvo, de E. Paoli et de S. Pittia, mais, dans l'ensemble, la conclusion de ces réflexions tend au pessimisme. Ce qui ressort en tout cas de l'article de A. Bérenger, c'est qu'un administrateur romain tel que Pline le Jeune ne se souciait pas tellement de la vitesse des courriers. Il ne cherchait qu'exceptionnellement à accélérer le rythme. Les conseils qu'il demandait à Trajan risquaient parfois d'être plus utiles à son successeur qu'à lui-même, mais cela ne le troublait pas. Une telle acceptation de la lenteur surprend un peu, et il faut en tenir compte quand on étudie l'administration romaine. J'en conclurai, soit que les gouverneurs de provinces et les généraux jouissaient d'une très large autonomie, soit que la prise de décision était très lente. En 168 av. J.-C., la guerre d'Illyrie menée par Anicius ne dura que trente jours. Anicius envoya à Rome, comme messenger de la victoire, le sénateur Perperna; mais la nouvelle de la guerre n'y était pas encore arrivée; les Romains furent ainsi informés en même temps de la guerre et de la victoire³⁵.

Autre inconvénient des liaisons maritimes : sur mer, on ne pouvait pas accélérer le rythme autant que par terre. Quand on voulait vraiment qu'une nouvelle parvienne vite, c'était par terre qu'elle était transmise, et non par mer, comme le remarque A. Bérenger. Signalons qu'en Chine, à l'époque Tang, un courrier habituel parcourait, par terre, environ 100 km par jour, mais qu'il pouvait parvenir à faire 300 km dans la journée si l'on souhaitait une liaison ultrarapide³⁶. Une telle accélération était évidemment impossible par mer.

La mer est en elle-même dangereuse, et elle faisait peur à beaucoup de membres de l'élite, à Cicéron par exemple et plus tard à saint Augustin. Si elle était fascinée par l'eau en général, l'élite romaine n'était pas de plain pied avec la mer, ni avec les échanges maritimes (voir par exemple ce qu'en dit S. Pittia); elle n'était pas de plain pied avec le commerce maritime, quoi qu'en pensent certains. Culturellement, l'élite romaine, même à la fin de la République et sous le Haut-Empire, était essentiellement terrienne³⁷. C'est aussi

³⁵ Liv., 44, 32.

³⁶ Voir D. Gazagnadou, *op. cit.*, p. 243.

³⁷ Là-dessus, voir notamment J. Rougé, *Les escales romaines avant les grandes conquêtes*, dans *Les grandes escales* cit., p. 95-116.

sur terre que la majesté de Rome, la solidité des pouvoirs publics romains et la force de ses armées donnaient toute leur mesure. Ce sont les architectures, les routes, les camps militaires, les légions qui font le prestige de Rome, et non point ses bateaux. Sur mer, le décorum du pouvoir romain et la conscience civique de ses citoyens se dissolvaient en partie.

Enfin, il ne faut pas oublier ce que nous rappelle aussi A. Bérenger : beaucoup de voyages étaient mixtes, ils comportaient à la fois des parcours terrestres et des traversées. Les messagers officiels empruntaient souvent des itinéraires mixtes, avec une tendance à utiliser la terre plutôt que la mer quand c'était possible.

L'information par mer et l'information par terre jouaient donc chacune son rôle : dans le domaine politique et militaire, primat des voies terrestres; dans le domaine du commerce et des affaires, et pour une bonne partie de l'information privée, primat de l'information maritime. L'élite sénatoriale et équestre a des relations avec les deux domaines, mais elle est évidemment davantage liée à l'État.

Nous terminerons en évoquant de nouveau l'ermitte Hilarion. À un certain moment, il espérait qu'en passant la mer et en se réfugiant dans des « îles solitaires » (*ad insulas solas*), en l'occurrence la Sicile, il parviendrait à l'anonymat définitif³⁸. Il pensait que la mer cacherait celui que la terre avait rendu célèbre (*ut quem terra vulgaverat, saltem maria celarent*). Mais c'était une illusion. En fin de compte, tant qu'il était sur les côtes, il était mêlé au siècle. À chaque fois qu'il quittait les rivages de la mer, il devenait au contraire provisoirement anonyme. Quand il a débarqué à *Pachynum*, ce sont des *negotiatores de Oriente* qui l'ont fait connaître et l'ont obligé à s'enfoncer dans l'intérieur des terres³⁹. L'information privée, l'information plébéienne, parce qu'elle utilisait les réseaux du commerce, était avant tout maritime.

Jean ANDREAU

³⁸ *Vita Hilarionis*, 23, 6-7.

³⁹ *Vita Hilarionis*, 25.